LAURENT MAUVIGNIER

SEULS

roman

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 45 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2004 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

Extrait de la publication

1

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il a voulu les villes pour réapprendre à vivre. Il a voulu les routes et d'autres aventures que celles où il dormait, comme au retour de la mer il somnolait parfois, sur les sièges en moleskine bleue des bus, avec un livre sur les genoux prêt à tomber. Il a voulu les villes et puis avoir du temps. Et ranger dans un coin de sa tête tout ce qui, pour n'être pas de lui, lui semblait étranger et venir de si loin que son regard devenait flou pour se pencher dessus. Les mots, les gestes, les attentions des autres qui peuplaient les nuits d'insomnie. Il voulait se reprendre et ne se laisser bercer que par cette vie qui s'agitait dans ses veines : parcourir des rues et des villes, d'autres regards, d'autres attentes.

Il a voulu tout ça et d'autres choses encore, qu'il savait seulement pressentir, têtu, s'accrochant à l'idée qu'il y a trop de risque et le vertige si fort

Extrait de la publication

que ça fait de ne pas bouger, de rester sur son canapé-lit toute la journée, devant la fenêtre de la chambre, à regarder en contrebas la fin du marché, les étalages vides et les cageots dégoulinants de légumes pourris, de fruits, avec quelques passants encore pour y traîner le regard, les chiens qui reniflent, les jets d'eau des camionnettes pour nettoyer les restes dans le vacarme du moteur, de l'eau qui racle le sol et des derniers bruits de fer des étals qu'on démonte, qu'on range dans les camions sous les cris et les rires des marchands. Leurs habitudes et lui, son habitude, pareillement, de ne pas sortir encore de sa chambre. D'attendre de vouloir, de croire qu'il y a mieux à faire dehors qu'à rester dans la chambre de l'appartement, à l'ombre tranquille et sage, tellement sage encore, de son propre besoin de marcher.

Il n'aimait pas son visage ni sa petite taille, ses cheveux et les épis qui déformaient la tête dans le miroir, tous les jours, avec l'obligation de les couvrir de gel pour les rabattre derrière les oreilles. Il n'aimait pas sa voix. Il n'aimait pas ses lunettes aux contours épais ni le menton qu'il avait, qu'il trouvait trop petit sous le sourire qu'il tenait fermé, histoire de cacher les dents jaunes et mal placées – on aurait dit une bataille avec des lances dans tous les coins, qui volent et vont chahuter l'espace. Alors il ne

Extrait de la publication

disait rien et trouvait normal que Pauline n'ait pas songé à être amoureuse de lui.

Il ne disait rien non plus, à cette époque, des trains de banlieue qu'en deux équipes ils aspergeaient d'eau à grands seaux, et qu'ils rinçaient en cadence sous les éclats de voix et de langues que lui ne connaissait pas, qui jaillissaient des moustaches d'un vieux Turc, des sourires craqués de soleil et des bouches édentées de Marocains, avec les chants du petit vieux qui travaillait au côté des femmes, à l'intérieur des wagons. Les rires, la bonne compagnie des femmes tranchaient avec l'acharnement des hommes à ployer sous les ordres d'un chef qui hurlait au loup pour n'importe quoi, une saleté oubliée sur la vitre, un journal pas ramassé – et sur les banquettes, des chewing-gums collant aux doigts, avec le dégoût que ça lui donnait, à lui qui ne pouvait pas parler à cause de la barrière de la langue, quelle langue, dur de parler, pour lui, de quoi, de qui, du bus, de la chambre, de Pauline ou, pourquoi pas, par temps d'averse, quand il ne restait qu'à attendre que le ciel ait fini de crever son abcès de pluie et que le calme vienne le libérer des autres, dire quelques fois, à voix basse, deux ou trois mots sur sa mère.

Et puis il y avait les jours où, en bus, parce qu'il avait décidé de ne pas prendre sa voiture, que ce

Extrait de la publication

serait mieux pour lire et se coller le front contre la vitre, il allait à la mer. Il ne nageait pas, ou si peu, il ne regardait pas les gens. Il se mettait nu pour la sensation de liberté que le vent donnait à son corps. Il profitait des vagues, de la fraîcheur, du soleil pour la torpeur qui alourdissait son corps et le faisait dormir un peu dans le bus du retour, une heure ou deux, le temps de laisser flotter dans sa tête des images et rêver au retour de Pauline. Son retour, bientôt. Il savait. Il a voulu attendre. Il a voulu croire que c'était pour lui, sans oser se protéger de son rêve, de la douceur du mensonge. Il a voulu faire comme si c'était vrai, puisque c'était lui qu'elle avait appelé, un soir, pour lui dire de venir la chercher à l'aéroport. Ils avaient décidé qu'elle dormirait chez lui le temps de trouver un appartement et un travail. Elle n'avait qu'une joie : le retrouver et revivre un peu des années où ils étudiaient ensemble, où ils partageaient un appartement. Alors, il avait tout préparé pour aller la chercher à l'aéroport.

Il est parti avec la petite voiture noire qu'il avait lavée, dont il avait aspiré les sièges, les tapis, jeté les mégots du cendrier. Et de la boîte à gants il avait enlevé les papiers, les journaux, il avait laissé tout ouvert une heure et puis, il s'était bien habillé, une chemise en lin, blanche, il avait fait quelques séances

Extrait de la publication

d'U.V. pour remplacer le soleil qui glissait sur sa peau et il avait changé de lunettes. Il a voulu que tout soit bien. Il a pris sa soirée et a tout nettoyé chez lui. Il a changé la litière du chat, aéré, chassé les poussières et son cœur a battu fort quand sur la route il a compté les minutes qui le séparaient de Pauline, sa Pauline, sa folie à lui de rester patient autour d'elle, de ses délires de fille trop courtisée pour ne pas finir seule à chaque fois, revenant pleurer sur l'épaule qu'elle trouvait toujours prête, parce qu'il était attentif aux mouvements, aux soubresauts de ce cœur qu'elle n'avait pas pour lui, d'être amoureuse.

Il a roulé et sur la route il s'est souvenu de la vie d'étudiant. De comment il s'amusait parfois à faire croire qu'il vivait avec Pauline. De comment ils se chamaillaient à cause de ça et du beau François. Non, ce n'était pas François, c'était, c'était qui, peu importe lequel mais Pauline avait dit, il a cru que nous vivions ensemble, celui-là qui avait dû dire, comment peux-tu trouver ton compte avec un type aussi quelconque, hein, comment peux-tu et elle, non, une histoire avec lui, tiens, c'est idiot, je n'y avais même pas pensé.

Elle n'avait pas pensé que sa bonté pour elle, à laquelle pas une seule fois il n'avait failli, quand à chaque fois pourtant quelque chose se déchirait en

Extrait de la publication

lui d'être là, auprès d'elle, quand ils étaient étudiants, qu'elle ne savait pas qui appeler pour calmer la détresse et la honte à cause d'un homme qui partait, d'une dispute avec sa famille, qu'il fallait recopier les cours qu'elle avait manqués après des nuits blanches où à chaque fois c'était lui, encore lui qui tendait les cuvettes pour qu'elle vomisse la bile de ses histoires ratées, de son vin et des nuits d'alcool où elle maudissait à son oreille à lui les hommes, tous les hommes, la vie et cette vie qui nous est faite d'être condamnés au partage des ratages, des erreurs – et lui il était là, Tony était là.

Il ne ruminait rien et la consolait par deux ou trois mots en faisant un thé, une tisane. Il cajolait et ne disait rien – elle n'avait pas pensé que sa bonté pour elle soit douloureuse, qu'elle ait pu être une souffrance. Mais jamais il ne lui en a voulu. Jamais il n'a pu dire des mots qui auraient tourné autour de l'indifférence. Il n'a pas pensé à la cruauté et dans la voiture en allant à l'aéroport, c'était le même battement dans le cœur, sous les tempes la même précipitation, toujours, comme avant. Et la certitude qu'ils auraient tant de choses à se dire le faisait aller plus vite, presque trop, sur la route de l'aéroport, même si ça ne servait à rien d'aller vite, de rêver encore, d'attendre et de noyer ce qu'il savait dans l'impatience. Ils auraient le retard à combler. Toutes

Extrait de la publication

ces années sans se voir. Ils auraient les embrassades, les rires. Les regards un peu cachés pour traquer chez l'autre ce qui avait changé, la couleur de la peau, la densité, dans le regard, du moindre sourire, de la moindre douleur à deviner, nouvelle, qui serait venue avec ce temps qu'ils n'avaient pas partagé. Il a roulé vite sous le vent. Les nuages aux formes rondes balançaient au-dessus de l'asphalte leurs gros corps pressés par les bourrasques et lui, pareil, balourd, un peu idiot, il allait vite, il respirait fort et sentait sur ses joues et près du cœur le sang qui allait trop vite. Avec l'humeur qui le faisait sursauter depuis le matin, d'impatience, de nervosité, la vitesse si rare chez lui à faire le ménage, à tout nettoyer et répondre d'un coup au courrier qui s'entassait sur le frigo, vite fait, je vais bien merci et aussi veuillez trouver ci-joint un chèque, tout régler, aller vite, faire place nette, il fallait et tant pis s'il attendait à l'aéroport. Tant pis pour son avance là-bas.

Il attendrait en buvant du café dans des gobelets en plastique. En cherchant près des zones d'attente le cendrier et les journaux gratuits. Il irait lire la presse dans les magasins Relay, asperger son visage d'eau glacée, passer les doigts humides sur les lèvres sèches, et marcher avec pour jambes les deux tiges hasardeuses et molles, l'une devant l'autre, incertai-

Extrait de la publication

nes autour des gens, des valises, des hommes qui poussent des chariots remplis de sacs et de grands rouleaux. Et puis il verrait les écrans et les destinations. Il repenserait à son envie de partir, aux villes qu'il avait fallu voir et traverser pour oublier son départ à elle – et oublier qu'il avait tout arrêté au moment de son départ, les études, la maîtrise de lettres et puis, peut-être ça : entre deux cigarettes écrasées sous le talon, devant la porte vitrée et face aux avions en partance, ou bien accroupi devant la file de taxis, Tony aurait une pensée vite effacée, incongrue, qui viendrait lui rappeler que c'est dans cette même ville qu'il a un père et que, sans doute, ce père pense à lui.

Tant pis s'il fallait attendre sous la hauteur des dalles de béton, sous les appels au départ dans les haut-parleurs, tant pis. Il a passé la main humide sur sa chemise pour vérifier qu'elle ne s'était pas froissée. Il a pensé à remettre de l'ordre dans ses cheveux, à essuyer encore les verres de ses lunettes avec le petit chiffon jaune qu'on donne au client au moment de l'achat, mais qu'il perdait chaque fois parce que ça devait traîner chez lui quelque part entre les coussins du canapé, derrière la bibliothèque, n'importe où, ce chiffon que cette fois il fallait garder et serrer précieusement dans la poche. Et puis il y avait cette montre sur la table de chevet.

Extrait de la publication

La veille il avait racheté une pile. Il avait soufflé sur le verre et sur le bracelet et fini de nettoyer la montre avec un chiffon humide. Et alors, le matin, avant de partir, il a passé la montre à son poignet et depuis il n'a pas cessé de regarder le cadran, demandant à l'heure de presser le mouvement du temps comme, avec l'accélérateur, il voulait que les bandes blanches sur la route deviennent une seule ligne et les arbres un seul arbre sous la pression du vent et du pied. Mais la montre n'allait pas plus vite. Et il aurait voulu d'elle qu'elle soit à l'unisson de ce qui en lui montait de feu et de rouge sur les joues, de moite dans les mains et sur le cou, dans la nuque, cette douleur des muscles que l'impatience contractait, la nervosité et le geste du poignet, combien de temps.

Quelques minutes au cadran et dans sa tête les aiguilles tranchaient pour les rendre encore plus longues, ces minutes, combien de temps, le geste qui se renouvelait sans cesse et la trotteuse dans sa tête qui ramenait de loin, des années en arrière, une attente à laquelle il s'était résigné avec toujours, en fond, comme en décor à sa vie, l'idée qu'un coup de téléphone aurait balayé l'inutilité des journées et des nuits ; il faut bien tenir, oui, pourquoi pas, il fait beau, je vais faire des courses, je vais aller travailler puisqu'il faut tenir, puisqu'il ne mourrait pas d'attendre, Tony, de ne plus attendre non plus, vrai-

Extrait de la publication

ment, laissant tout ça et sa vie suspendue à une attente qu'il taisait comme une mauvaise idée qu'on a eue et en laquelle on a cru contre tous. Comme si ça avait suffi pour la rendre moins sotte, cette idée. Et qu'au moment de la honte, quand on sait qu'il aurait fallu écouter les autres, ce besoin de ne plus en parler, de se terrer avec, lui aussi il l'avait eu. Et maintenant, plus que quelques minutes.

Et la crainte soudain que le lien soit rompu de cette force qui dominait leur présence à tous les deux quand ils étaient avec des gens, dans les bars, les restaurants, dans la rue. À la dernière minute, il a redouté que dans son regard Pauline ait rejoint l'indifférence avec laquelle il regardait le monde. Il a eu peur de la voir. D'être muet, de se dire qu'attendre Pauline était plus beau qu'être avec elle, que l'éloignement et le manque étaient plus beaux, qu'ils alimentaient mieux la beauté de Pauline, le son de sa voix, la beauté de ses cheveux roux et des yeux verts. Qu'elle était l'amour tendu vers l'amour tant qu'elle ne se réalisait que dans le désir, qu'il ne fallait pas se revoir et que c'était peut-être une erreur, qu'il ne voulait pas, en la revoyant, risquer d'être privé d'un rêve, puisqu'elle n'était peut-être plus que ça, un rêve qui avait grandi en lui du temps où ils étaient étudiants et qu'ils partageaient un appartement, du temps où lui, chaque jour, chaque heure passée il

Extrait de la publication

s'étonnait qu'elle ne voie jamais en lui ce qui dedans l'étouffait. Comment il faisait pour marcher sans qu'elle, pas une seule fois, ne comprit qu'il trébuchait, qu'il était empêché et puis – encore quelques secondes et ces idées soudain qui se sont effacées devant la peur que ce soit elle qui, sans même l'idée de l'amour, voie disparaître leur amitié. Que ce soit elle qui en venant à lui ressente l'indifférence. Qu'elle se dise, non, Tony : il n'y a plus rien qu'un homme que je ne reconnais pas et qui m'attend à l'aéroport en se tenant debout, droit devant moi.

Il s'est mêlé aux gens qui attendaient et a ouvert un paquet de cigarettes. Il a tenu longtemps le film transparent puis le papier brillant qu'il a roulé entre ses doigts, jusqu'à ce que la petite boule de papier glisse et tombe sur le béton. Il s'est dit que même une foule, ici, sous les voûtes trop hautes de béton, paraissait minuscule et que peut-être ils étaient tous minuscules. Et lui avec, à attendre, eux tous, les gens derrière le bandeau bleu et blanc, avec leurs mentons relevés et les yeux grands ouverts, les enfants sur les épaules des pères de famille et il a levé la tête avec les autres, il a cherché avec les autres, les bras qu'il n'osait pas encore lever parmi les bras levés déjà de ceux qui avec un panneau de carton et des noms écrits dessus, en grosses lettres majuscules, au feutre, réclamaient qu'on les voie. Il

Extrait de la publication

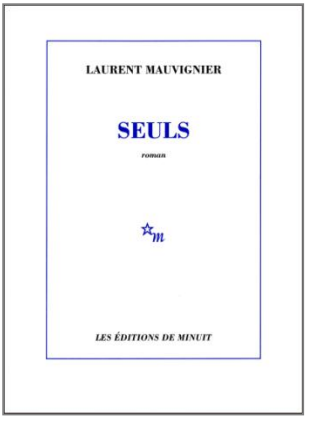
a attendu parmi les hommes et les femmes, au milieu du bruit des pas et des premiers cris de retrouvailles, qu'une image vienne à lui, qu'elle le submerge, qu'elle soit là, dans l'œil, dans la tête et tout le corps et tout en lui a été envahi par ces yeux que soudain il a vus : ce sourire, très vite, ces bras autour de son cou comme un collier de chair et d'air. Et alors il n'a plus pensé à rien. Il a rougi, ses yeux ont brillé. Et puis ce soulagement, cette douceur intacte et les larmes dans leurs yeux à tous les deux – Pauline, Tony, avec dans le regard des autres comme si ces deux-là ne s'étaient jamais séparés.

Extrait de la publication

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DOUZE FÉVRIER DEUX MILLE QUATRE DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 3583
N° D'IMPRIMEUR : 040296

Dépôt légal : février 2004

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre
Seuls de Laurent Mauvignier
a été réalisée le 05 juin 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318466).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325051

Extrait de la publication